

JACQUES ATTALI

ENTRETIENS AVEC  
FRÉDÉRIC TADDEÏ

À TORT  
ET À RAISON

**Jacques Attali face  
à ses écrits  
et à ses combats**



À tort et à raison



Jacques  
Attali

et

Frédéric  
Taddei

# À tort et à raison

L<sup>É</sup>ditions de  
L<sup>O</sup>bservatoire

ISBN : 979-10-329-0580-7  
Dépôt légal : 2020, janvier  
© Éditions de l'Observatoire/Humensis 2020  
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Voici le moment d'une pause, d'un bilan. Avant d'aller plus loin.

Ceci n'est pas un récit biographique, mais une réflexion sur l'utilité de mon travail intellectuel. Qu'ai-je voulu dire en plus de 80 romans, essais, pièces de théâtre, biographies, mémoires ? Ai-je fait œuvre d'écrivain ? Ai-je été utile par les concepts que j'ai lancés ? D'autres s'en sont-ils servis ou s'en serviront-ils pour aller plus loin ? Ai-je réussi à m'en servir pour guider mes combats ? Resteront-ils dans l'histoire des idées ? Je n'en sais rien.

*A priori*, c'est peu vraisemblable, si on en croit l'expérience de quelques-uns des plus influents penseurs des siècles passés : pour rester dans l'Histoire, un penseur doit appliquer trois principes : ne faire qu'étudier et écrire ; s'en tenir à une seule idée et l'approfondir ; se constituer une cour de disciples résolus à faire rayonner la pensée de leur maître.

J'ai, pour ma part, suivi le chemin exactement inverse : j'ai toujours agi en même temps que j'ai tenté de réfléchir. J'ai écrit sur d'innombrables sujets, apparemment disparates. Sans me préoccuper de former des disciples, pour transmettre et commenter ma pensée.

De plus, j'ai choisi de ne pas me limiter aux domaines où j'étais plus naturellement légitime (les mathématiques, la physique, la chimie), mais de travailler sur tous les sujets possibles, de toutes les façons possibles. La curiosité me guide en tout. Ce qui m'a entraîné vers des domaines alors à peine enseignés dans les écoles que j'ai fréquentées : l'économie, la sociologie, la technologie, l'histoire des sciences, des peuples et des mœurs. Prenant ainsi le risque d'être considéré comme un amateur par les spécialistes et d'être négligé par ceux qui les admirent.

Et j'ai aussi choisi de mener, parallèlement, une vie d'homme d'action, conduisant d'autres intellectuels à ne pas me reconnaître le statut de théoricien et discréditant mon travail, le reliant sans cesse aux péripéties de mon rôle dans la cité. Aussi, mes idées furent-elles souvent masquées par les responsabilités que j'ai exercées. Et mes livres furent souvent lus à cette seule aune-là.

J'ai voulu ici faire le point sur mon travail, rappeler mes résultats, mes erreurs et mes concepts ; faire comprendre ma façon de raisonner ; montrer que les outils théoriques que j'ai développés ont été efficaces, qu'ils restent utiles aujourd'hui et le seront dans l'avenir. Les replacer dans les grands débats de notre temps et les combats à venir.

D'abord, on caricature sans cesse et partout ma pensée ; on m'impute des idées que je n'ai jamais eues. Par exemple, je serais, ou j'aurais été, l'apologue de la mondialisation illimitée, du libéralisme absolu, du nomadisme, de l'accueil illimité des étrangers, et même de l'euthanasie des retraités. Je défie quiconque de trouver dans un seul de mes textes ces

idées, à condition de ne pas extraire une phrase de son contexte, pour lui faire dire le contraire de ce qu'elle dit. Et de ne pas confondre ce que je perçois comme une menace avec ce que je pourrais souhaiter. J'ai voulu aussi, le plus honnêtement possible, confronter mes prévisions avec le réel, et évaluer avec le recul du temps la solidité de mes raisonnements sans craindre de dénoncer mes propres erreurs : c'est par elles qu'on progresse, bien plus qu'on se rassure en réaffirmant d'anciennes certitudes.

C'est pour cette raison que j'ai voulu intituler notre livre *À tort et à raison* et non *À tort ou à raison*.

Frédéric Taddeï a bien voulu se prêter à l'exercice, avec rigueur, exigence et distance. Il a fait l'effort de lire l'intégralité de mes livres, essais, biographies et romans, et d'en chercher les conclusions, d'y déceler les failles, et d'en décrypter le lien avec mon rôle public. J'ai une infinie reconnaissance à son égard. Il m'a permis de progresser dans ma pensée, d'écouter des erreurs et des approximations. De faire sens.

Ce livre n'est donc pas un exercice narcissique. C'est l'occasion de faire un bilan (que j'espère ne pas être un testament) intellectuel et de mettre au clair des outils, des concepts, des méthodes, à mon sens d'une grande utilité pour penser, et pour agir.

**Jacques Attali**

Quand Jacques Attali m'a proposé de faire ce livre d'entretiens avec lui, j'en ai été très honoré. J'ai une grande estime pour l'intellectuel qu'il est.

Depuis quinze ans que je l'invite dans mes émissions, je suis toujours frappé par l'acuité de ses réflexions sur à peu près tous les sujets et par la façon dont elles s'accordent entre elles. Adolescent, je me rappelle être tombé sur lui pour la première fois dans une émission musicale diffusée l'après-midi. On était en 1977 – j'ai retrouvé la séquence – et ce jeune polytechnicien à lunettes, si classique en apparence, expliquait le mouvement punk avec un bagout, une intuition, une finesse d'esprit dont peu de journalistes faisaient preuve à cette époque, même dans la presse rock. Dès lors, je le regardai comme une espèce de grand frère qui avait réussi. Fort en maths, cultivé, travailleur, espiègle, touche-à-tout, transgressif, il n'avait pas besoin, pour déchiffrer l'époque, de l'observer de trop près ni de multiplier les expériences : il y parvenait *a priori*, grâce à la seule pensée spéculative. Une impression qui s'est confirmée en lisant, ou en relisant, ses premiers livres pour les besoins de nos entretiens. J'ai réalisé à quel point son travail théorique était important et lui avait permis d'anticiper la révolution Internet, les objets nomades, le transhumanisme, la financiarisation du capitalisme, le creusement des inégalités, le big data, etc. Cela peut paraître extravagant, mais je suis persuadé – et ce livre devrait vous en persuader également – que tous ceux ayant lu Attali en 1981, lorsqu'il est devenu conseiller spécial du président de la République, avaient dix ou vingt ans d'avance sur la marche du monde. Dommage que François Mitterrand n'en ait pas fait partie... C'est en effet le plus surprenant de toute cette histoire : à quel point cet homme d'influence, que l'on imagine

*À tort et à raison*

murmurer à l'oreille des puissants de la planète, a été peu écouté. Trop avant-gardiste. Trop contestataire. Trop cohérent. Trop partageur. Avec un goût prononcé pour la prospective et les utopies. Rien de rassurant là-dedans. De quoi se mettre à dos toutes les institutions : politiques, universitaires, intellectuelles. C'est d'ailleurs ce que je préfère chez lui : sous ses dehors policés de grand commis de l'État, Jacques Attali est un penseur, un vrai, isolé, bougon, difficile à classer, qui n'a jamais eu peur de choquer. Résultat, tout le monde lui en veut, même si personne ne sait exactement pourquoi. Puisse ce livre lui permettre de s'expliquer... et remettre les pendules à l'heure.

Frédéric Taddei



## CHAPITRE PREMIER

### Prévoir l'avenir

Frédéric Taddei : De toutes vos prévisions, la plus impressionnante à mes yeux se trouve dans *La Nouvelle Économie française*, un livre publié en novembre 1977. Non seulement vous annoncez Internet (« *L'essentiel de la demande nouvelle, dans la société d'après-crise, sera produit en fait par la mutation des actuels réseaux informationnels* »), mais vous anticipez la place centrale que cela va occuper dans l'économie du XXI<sup>e</sup> siècle : « *De nouvelles technologies de communication révolutionneront l'organisation du travail, la culture et le mode de vie. D'une information écrite, manuelle, répétée, segmentée, on passera à une information visuelle, automatique, stockée, globale, par un regroupement sur un même réseau de la télévision, du télétype, du téléscripateur, du téléphone, de l'ordinateur et du journal. De très nombreux emplois tertiaires disparaîtront. Le champ de la consommation sera ainsi largement ouvert vers d'autres biens.* »

Jacques Attali : Oui, Internet paraît évident aujourd'hui, alors que personne n'y pensait en 1977. Toute notre société digitale d'aujourd'hui se trouve pourtant décrite dans ce livre. C'était un de mes

tout premiers livres et il est en effet pour moi fondateur. Je l'ai écrit à l'âge de 33 ans, bien avant que, dans les décennies suivantes, j'aie eu accès à des sources d'information privilégiées. Il est le résultat d'une réflexion théorique et de quelques discussions avec certains collègues, enseignants comme moi à Polytechnique. Il fut l'objet à sa sortie d'un malentendu ; par ma faute ; car il y avait deux livres en un : un livre théorique, et un livre politique. Il est en effet paru dans une collection politique, « La rose au poing », chez Flammarion sous le titre *La Nouvelle Économie française*, alors qu'il ne parle que très peu de la France, et pas du tout des enjeux politiques du moment. Mais j'étais alors surtout connu comme conseiller du chef de l'opposition, dont j'avais dirigé trois ans plus tôt la campagne présidentielle. Et les journalistes ne voulaient m'interroger que sur le programme politique de la gauche. Pas sur mes analyses théoriques.

C'est ma faute. J'aurais dû intituler ce livre : « Une nouvelle économie théorique ». Mais les médias n'attendaient de moi que le programme de François Mitterrand. Et comme je n'étais pas alors reconnu comme un universitaire par mes pairs (malgré mon doctorat et mes fonctions d'enseignant à Polytechnique, à Dauphine et ailleurs), les universitaires ne me lisaient pas. « De quoi se mêle-t-il ? » ricanaient-ils.

F.T. : Avant, il y avait déjà eu *La Parole et l'Outil*, que vous publiez en 1975, alors que le communisme n'a jamais semblé aussi fort à l'échelle de la planète, et où vous dites que « *la mondialisation du capital et la montée de l'information exigent une explication*

*nouvelle de l'évolution économique* ». Vous y annoncez que notre société fondée sur l'énergie va être remplacée par une société fondée sur l'information. Comment en étiez-vous arrivé à cette conclusion ?

J.A. : Le remplacement de l'énergie par l'information ? Je l'avais déjà annoncé dans un article publié en février 1974, dans *Le Monde*, sous le titre : « Un substitut à l'énergie : l'information ». Il m'avait été inspiré par mes rencontres avec Ivan Illich et par les travaux d'un groupe passionnant auquel je participais, « Le Groupe des Dix », réuni mensuellement par un médecin, Jacques Robin. On y trouvait André Leroi-Gourhan, Edgar Morin, René Passet, Henri Laborit, David Rousset, Joël de Rosnay, Michel Serres. Chacun venait exposer ce sur quoi il travaillait. Et là, on a eu un jour une discussion sur la place, en génétique, de l'information comme substitut à l'énergie. J'ai eu l'idée de l'appliquer à la société. Transférer une idée d'un domaine à un autre a toujours été un de mes moyens pour approcher le nouveau. Cela rejoignait l'idée d'« économie relationnelle » sur laquelle je commençais à travailler.

F.T. : Dans *Peut-on prévoir l'avenir ?*, paru en 2015, vous expliquez que votre goût pour la prospective vous vient de votre père, qui a compris avant tout le monde que l'Algérie allait devenir indépendante et qu'il fallait en partir.

J.A. : Je dois en effet sans doute à cette histoire personnelle mon goût pour la futurologie. Mes familles maternelle et paternelle étaient en Algérie depuis dix générations au moins. La langue maternelle de mes deux parents était l'arabe. Mon père était un autodidacte, brillantissime. Son nom, le mien, renvoie en

arabe à « celui qui porte sur ses épaules le fardeau du monde ». Je suis né à Alger un 1<sup>er</sup> novembre (qui se trouve être aussi le jour, en 1954, du déclenchement de la révolution algérienne). Mon père dit ce soir-là à toute la famille : « On ne peut plus rester ici. On s'en va, on part à Paris. » Pour lui, la révolution algérienne l'emporterait inéluctablement. Parce qu'un pouvoir autoritaire, disait-il, ne peut jamais résister au mouvement profond d'un peuple. Et même s'il aimait beaucoup son pays natal, il pensait que nous n'y aurions pas notre place, car l'Algérie allait devoir affronter les immenses problèmes que lui lèguerait la colonisation. Moins de dix-huit mois plus tard, en avril 1956, nous (ma sœur, mon frère, ma mère et moi) sommes arrivés à Paris. Tout a ensuite dégénéré en Algérie. En 1961, certains de mes amis d'alors, restés là-bas pour quelques années encore, et qui me sont encore aujourd'hui très proches, sont devenus des assassins... Cela aurait peut-être pu m'arriver. Je ne l'ai pas oublié. Prévoir est devenu le fil conducteur de ma vie. Comme il l'est de tous ceux qui sont confrontés à des menaces permanentes et aux caprices de persécutions sporadiques. Prévoir, c'est chercher à comprendre, pour agir et, en cas extrême, s'en aller. C'est une fonction remplie dans toutes les premières civilisations par des spécialistes, les prêtres, en charge de communiquer avec les dieux, alors seuls maîtres de l'avenir des humains. Dans la Bible, ce sont les prophètes qui ont cette charge. Et il y a deux sortes de prophètes : ceux qui annoncent ce qu'ils souhaiteraient voir arriver pour attirer les gens vers le meilleur – tel Ézéchiël – et ceux qui décrivent les catastrophes à venir pour pousser ceux qui les écoutent à faire ce

qu'il faut pour les éviter – tel Jérémie. Je suis plutôt du côté de Jérémie que du côté d'Ézéchiel.

F.T. : Les intellectuels répugnent à se livrer à l'exercice de la prospective. Ils laissent ça aux romanciers de science-fiction et aux statisticiens. Vous le dites vous-même : *« Il ne faut pas s'étonner que dans l'immense faiblesse des sciences sociales, l'étude du futur reste l'un des domaines les plus mal explorés et les moins opératoires. En fait, la plupart des études disponibles se contentent d'extrapoler à vingt ans de statistiques douteuses ou des descriptions sommaires de la réalité d'aujourd'hui. Aucune analyse, aucune problématique, aucune évaluation des modes d'évolution, des besoins, des frustrations, des doutes et des rapports de force ne sont réellement disponibles. Cette faiblesse théorique renvoie, comme un gigantesque lapsus social, à une peur de l'avenir, et de ce qu'une analyse pourrait en dire. »* Vous croyez que c'est par peur de l'avenir ou par peur du ridicule ?

J.A. : La prévision est en effet une science très complexe. Nécessairement globale. Et qui suppose de maîtriser Histoire, économie, science, technologie, philosophie, psychologie et bien d'autres domaines. Les scientifiques et les intellectuels d'aujourd'hui préfèrent se réfugier dans un domaine confortablement limité, ce qui leur interdit de se risquer à la prévision, nécessairement globale. Il y a alors le sentiment, chez beaucoup d'intellectuels, que l'avenir est imprévisible : depuis l'échec du marxisme (qui n'est pas l'échec de Marx), on n'aime plus chercher des lois de l'Histoire ; on pense que tout est imprévisible, aléatoire, que le passé ne nous dit rien de l'avenir. Pourtant, beaucoup de théoriciens, dont Marx, avaient

décelé à juste titre des tendances lourdes, et avaient décrit des moteurs de l'Histoire. J'en ai cherché aussi. Et je pense en avoir trouvé. Ces lois ne consistent pas à se contenter de prolonger des tendances : l'Histoire est ruptures. Mais ces ruptures sont elles-mêmes fondées sur des lois, qui les provoquent et les expliquent. Naturellement, dans cette science comme dans toutes les autres, il faut être humble, reconnaître ses erreurs. Être à l'affût des anomalies qui peuvent discréditer une loi, et chercher à les expliquer ; quitte pour cela, à remettre en question les conclusions antérieures.

F.T. : D'où votre axiome : « *L'avenir s'enracine dans le passé. Il ne découle ni de sa prolongation, ni d'un mouvement aléatoire.* »

J.A. : Absolument. Depuis l'Antiquité la plus ancienne, partout dans le monde, des lois sont à l'œuvre : par exemple, l'humanité est allée du nomadisme à la sédentarité, de l'est vers l'ouest, de la contrainte vers les libertés individuelles, du service vers l'objet marchand, de la nature vers l'artefact. Depuis le XI<sup>e</sup> siècle, en Europe, des lois plus fines se sont mises en place ; l'économie de marché s'est organisée en neuf formes, parfaitement identifiées, autour de neuf cœurs, avec autant de technologies, d'élites, et de cultures dominantes. Ces tendances se prolongeront dans l'avenir, avec des ruptures dont on parlera. Bien sûr, des surprises sont toujours possibles et ont lieu : qui, en l'an 2000, alors que triomphait l'optimisme consécutif à la chute de l'Union soviétique, aurait pu décrire en détail le monde de 2020 ? Pour le comprendre, et le prévoir, il fallait une vision solide des tendances très longues de l'Histoire. Et il

faut savoir modifier ses conclusions si les faits les contredisent. On y reviendra...

F.T. : Dans *La Nouvelle Économie française*, en 1977, vous expliquez clairement pourquoi il y aura Internet, dont le nom n'apparaîtra qu'en 1981 : « *L'automatisation du tertiaire est possible par un réseau informatique unifiant les systèmes actuels de circulation de l'information.* » Vous comprenez également que nous serons tous connectés : « *Les télécommunications et La Poste, par exemple, peuvent être unifiées en un réseau sur lequel se brancheront des terminaux de téléinformatique dans chaque ménage et chaque entreprise.* » Vous ne vous trompez pas non plus sur ce qu'offrira « Internet » : « *Ce réseau permettra ensuite la mise en place et la connexion de banques de données financières, culturelles, urbaines, médicales, policières. L'accès à ces banques mémoires collectives est codifié. Elles stockent, distribuent et actualisent des informations rendant possible, par exemple, de mobiliser sur un écran de télévision des textes imprimés ou des bandes vidéo stockées, donc de substituer aux mémoires individualisées tels livres, disques ou documents comptables, des mémoires collectives : bibliothèques, discothèques, centres de gestion comptables.* »

Vous avez l'intuition que chacun va pouvoir devenir émetteur : « *Les réseaux de communication les plus modernes peuvent organiser une telle transformation, permettre aux communications bilatérales (téléphones d'un type nouveau, radios locales ouvertes) de prendre le pas sur les communications unilatérales (radios monologâtes, télévision et télétypes).* »

Et vous en déduisez que « *l'automatisation de la circulation de l'information va remplacer La Poste.* »

*Le service rendu par La Poste peut être transformé en un réseau individualisé de diffusion électronique d'informations écrites par l'utilisation de machines individuelles couplant la machine à écrire et les télécopieurs, et branché sur le réseau téléphonique... »*

C'est l'ordinateur personnel ! Or le tout premier, l'Apple II, n'est commercialisé qu'au mois de juin 1977 ! Vous, vous dites clairement que chacun aura le sien et que cela formera un réseau mondial. Vous avez dix ou quinze ans d'avance à ce moment-là. Car c'est seulement en 1989 qu'Internet s'ouvrira au grand public et que se créeront les premières adresses e-mail.

J.A. : En effet, j'ai eu dès ce moment le sentiment, que mes prédictions n'intéressent pas grand monde ; de parler dans le vide. Même aux États-Unis où j'allais souvent, dans les universités et les centres de recherche, en particulier celui d'IBM. À cette époque, presque personne ne croyait vraiment à l'ordinateur individuel. En 1978, est d'ailleurs publié à Paris un rapport sur la « télématique », très intéressant par ailleurs ; les auteurs critiquent ma prévision de l'émergence d'un ordinateur individuel en me disant que « la croissance mondiale ne pourra pas être fondée sur un objet qui aura la taille d'une boîte à chaussures » !

F.T. : Vous anticipez même, dès ce livre de novembre 1977, les reproches que l'on fait aujourd'hui aux réseaux sociaux : « *Les réseaux nouveaux y installeront à terme l'autocensure comme règle de comportement, la délation comme norme morale, la solitude comme forme sociale.* » Vous allez même plus loin, vous dites que « *se mettra en place une société d'autosurveillance, format connu de totalitarisme, aboutissement de l'aliénation de la demande,*